

DEUXIÈME

SAISON

Je n'ai jamais eu l'impression que Star Trek était idiot, je me suis senti un idiot. Les hirondelles s'exercent à nicher dans la perruque qu'ils m'ont donnée.

Walter Koenig.

Vous avez déjà entendu cette histoire. Au début de 1967, le journal soviétique La Pravda, publia un long et colérique éditorial, se plaignant que, bien que l'URSS fût la première dans l'espace, il n'y avait aucun Russe à bord de l'USS-Enterprise. Gene Roddenberry prend note de cette cinglante condamnation de son feuilleton de télévision, américain et xénophobe, il le lit à plusieurs reprises, et arrive finalement à cette conclusion que les arguments de l'article sont fondés. Ayant cela en tête, il se rend à son bureau et immédiatement crée le personnage de l'Enseigne Pavel Chekov.

Ceci est la légende, voici maintenant la vérité. Cette histoire, colportée de longue date, unanimement considérée comme un fragment de l'histoire de Star Trek, est fautive, totalement fautive, et est tout simplement le produit d'un bureau de relations publiques hyperzélé. En réalité, le facteur déterminant responsable de cette addition à la distribution de Star Trek, durant la seconde saison, n'est pas la presse russe, ce sont les Monkees.

Voyez-vous, exactement au même instant où Star Trek commençait à amasser des fidèles, peu nombreux, mais loyaux, les Monkees étaient en train d'exploser partout dans le pays, sur les écrans de télévision. Cette imitation des Beatles devint rapidement, en quelque sorte, un phénomène national, et les fans des Quatre "Préfabs" étaient en général fort jeunes, avec des gosiers sachant se faire entendre, et fort enthousiastes. En conséquence, les partisans assaillirent l'orchestre à chaque apparition publique, les marchandises du groupe commencèrent rapidement à envahir les rayons dans tout le pays, et le show des Monkees, à la TV, devint une déferlante sensationnelle et régulière. Pour toutes ces raisons, Gene s'empara de cette foule de souffleurs de « bubblegum » et fit surgir le personnage de Pavel Chekov, consciencieusement élaboré, et plutôt une fort bonne approximation du personnage central des Monkees, Davy Jones. Évidemment, Gene plaqua un accent soviétique à notre nouvel enseigne, mais un simple regard à Chekov, durant les deux ou trois premiers épisodes, et le toupet plutôt touffu qu'il était forcé de porter, illustrent l'imitation des Monkees au-delà de toute contestation,

En dépit d'une coiffure plutôt idiote, Walter fit paisiblement sa route sur le pont de l'Enterprise, avec un minimum de difficultés, et ses apparitions furent immédiatement pleines de vie, d'énergie, et d'un remarquable sens du comique. J'ai demandé à Walter de nous décrire son implication initiale dans le feuilleton.

J'étais heureux quand Joe D'Agosta me sélectionna pour un épisode du feuilleton M. Novak, où j'interprétai un étudiant russe qui cherchait à passer aux États-Unis. J'ai également travaillé pour notre metteur en scène, Joe Pevney, dans un épisode de Alfred Hitchcock Presents, et j'ai tenu un rôle d'invité pour Gene Roddenberry dans The Lieutenant. Ils étaient trois des quatre types impliqués dans la distribution de Chekov. Gene Coon était l'autre. Il amenait quelqu'un qu'il connaissait, donc en réalité cela se passait entre nous deux.

Nous avons lu tous deux, et après cela je n'eus même pas à rentrer chez moi. J'ai simplement attendu une quarantaine de minutes, et puis est arrivé Bill Theiss, et il me dit : "Suivez-moi". Il m'amena alors à la garde-robe où il prit un de ces patrons de vêtements, et il se mit à me mesurer de l'entrejambe aux poignets. Je lui dis : "Qu'êtes-vous en train de faire?" et il me répondit : "Je vous fais un uniforme. Vous venez juste d'être engagé." Je jure que c'est ainsi que j'appris que je faisais partie de la distribution. Ni félicitations, ni cérémonies, rien que ce type avec un mètre ruban entre mes jambes. Cela ne présageait certainement pas de l'importance que, finalement, Star Trek aurait dans ma vie.

Puis, quand, finalement, on m'eut fourni tous les détails du travail, on me dit que cela allait sans doute être une performance unique, avec tout juste une possibilité de devenir un personnage récurrent. Mais, à ce moment, George Takei était quelque part en train de tourner dans The Green Berets avec John Wayne, et il Je termina étant retardé quant à son retour dans Je feuilleton. Quand cela arriva, je fus tout bonnement rappelé, car ils avaient réellement besoin d'un personnage régulier pour manier les consoles de l'Enterprise. Cela continua durant douze ou treize épisodes, et durant ce temps, le courrier qui m'arrivait était devenu écrasant, et ils découvrirent que je plaisais aux huit à quatorze ans. Je recevais de six à sept cents lettres par semaine. Pouvez-vous le croire? C'était pour moi une expérience tellement nouvelle qu'alors je me mis à les lire toutes. Ce fut très amusant pendant quelque temps.

Tandis que la recrue Koenig s'accoutumait à ses obligations sur le pont, nous, les vétérans, nous retournions à nos rôles, confiants en nos personnages, bien habitués à présent à toute la quincaillerie de Star Trek et sa terminologie. Cette auto-assurance se traduit de façon notable sur les écrans. Ainsi, regardez n'importe quel épisode de notre première saison (particulièrement les tout premiers) et vous nous apercevrez, Léonard et moi, traitant l'équipement de l'Enterprise avec des gants d'enfants, avec précaution et travaillant de façon plutôt hésitante avec nos engins de communication, nous rendant dans le translateur presque avec cérémonie et, pratiquement, nous aboyant les commandements. Regardez n'importe quel épisode de la seconde saison et vous constaterez que cette sorte de révérence technologique a fait place à un comportement banal et plus terre à terre.

Nous en étions arrivés, voyez-vous, à cette conclusion que même les pièges les plus hautement technologiques de l'Enterprise paraîtraient le plus souvent d'une belle banalité aux membres d'équipage qui les utilisaient tous les jours. Et de la sorte,

partant de ce point de vue, il vous paraîtra possible que Capitaine Kirk déplie son communicateur d'un mouvement de poignet, style portefeuille, tout en parlant. Sur le pont, les interrupteurs des consoles étaient basculés avec désinvolture et non plus amoureuxment pressés et, si vous y regardez bien attentivement, vous noterez que le "phaser" de Kirk est simplement glissé dans la ceinture de son pantalon.

N'importe, nouvelle confiance et crédibilité n'allaient pas toujours de pair avec gain de temps. Je me souviens d'Irving Feinberg et de De Kelley se demandant quel était l'usage et le maniement de chacun des instruments médicaux de McCoy. Je me souviens également d'un Jimmy Doohan exaspéré, essayant en vain d'enseigner à un nouveau, et plutôt peu éveillé, technicien en "chemise rouge", les techniques et les routines d'actions différentes, telles que "téléporter vers l'extérieur" des membres d'équipage et les "téléporter vers l'intérieur". Même George Takei, le plus gentil garçon de cette planète, eut un jour une bagarre avec l'un de nos metteurs en scène, discutant véhémentement avec lui à propos de l'ordre dans lequel on devait pousser les boutons afin de mettre en action les "phasers" de l'Enterprise.

Ce metteur en scène avait préparé une prise de vue qu'il cajolait, et il demandait à George de pousser une série de boutons spécifiques de la console, afin de déclencher les "phasers" du navire. George refusa, arguant qu'exécuter le tir de la façon dont le voulait le metteur en scène aurait sapé toutes les spécifications technologiques que nous avions mises en place durant la première saison... Le duo argumentait dans tous les sens, mais avec George refusant obstinément de changer d'avis, et les aiguilles tournant, George l'emporta et actionna les engins de l'Enterprise à sa propre manière.

En même temps, de l'autre côté, les relations de travail entre Roddenberry et Coon devenaient plus étroites, plus efficaces et plus créatives chaque jour. Malheureusement, comme je me trouvais toujours sur le plateau, je n'ai jamais vu voltiger leurs étincelles de créativité. Encore plus désolant est le fait qu'aucun de ces deux génies créateurs n'est encore là pour parler de leurs relations de travail. Mais Bob Justman, qui travailla avec eux main dans la main, est toujours bien heureux de dire comment cela se passait entre Roddenberry et Coon.

Au moment où nous commençons notre seconde saison, ces gars étaient réellement en ébullition. Coon et Roddenberry continuaient toujours à se réunir et avaient des rencontres préliminaires de rédaction, mais vu qu'ils étaient sur les antennes depuis un bon moment maintenant, c'était devenu bien plus facile. Les auteurs prospectés savaient de quoi il était question dans le feuilleton. Ils l'avaient à présent vu à la TV, et si non, nous pouvions leur projeter deux ou trois épisodes.

Fondamentalement, ce que chaque auteur avait à faire, c'était d'entrer, et de nous lancer quelques idées. Du genre: les lieux, les rebondissements, feuilleter les croquis. Et comme nos directives étaient à présent bien établies, Roddenberry et Coon étaient là, assis, écoutant, suivant les balles envoyées, et ils se bornaient à : "Non, non, non, oui, non, non."

S'il y avait là une idée qui méritait un oui, les deux Gene se mettaient autour de

la table avec l'auteur, travaillant avec lui, afin de façonner et affiner l'histoire. Une fois qu'ils en avaient terminé, ils disaient au revoir et le gars sortait et nous écrivait un premier jet.

Comme toujours, les premiers jets nous arrivaient dans les quinze jours, et étaient immédiatement revus par Roddenberry, Coon et Justman. Mais, au cours de la seconde saison, quelques autres cuisiniers se frayèrent un chemin dans la cuisine créative de Star Trek. Tout d'abord, les directeurs de programmation de la NBC désirèrent lire chaque script, afin d'être certains que cette histoire était "acceptable", et offraient leurs propres commentaires non-productifs. Ainsi, des personnes avaient parcouru un des propres scripts de Gene, dans lequel un débris de fer était utilisé pour tenir en place une pile de journaux, et ils lui demandèrent : "S'il vous plaît, remplacez ce morceau de fer par une brique, car ce morceau de fer pourrait se révéler offensant pour un de nos sponsors, vu qu'il est concevable que ceci peut impliquer l'échec d'un de leurs produits."

Suivants en ligne, les gens de la Network Broadcast Standard ... les censeurs. "S'il vous plaît, enlevez ce « Oh mon Dieu » parfaitement explétif de McCoy", écrivaient-ils, atterrés par le blasphème de Roddenberry. "S'il vous plaît, veillez à ce que l'apparence des Mugatu ne soit ni grotesque ni choquante aux yeux du spectateur." "S'il vous plaît, évitez à tout prix le baiser bouche ouverte". Tout cela était réellement utile, réellement progressif, réellement obligeant.

Une fois que ces ennuyeux obstacles avaient été franchis, l'auteur retournait au travail, écrivant deux brouillons de son téléfilm. Tout comme précédemment, le script était loin d'être parfait, et devait être soigneusement revu par un membre de l'équipe de Star Trek. Mais quand notre seconde saison fut en train de rouler, Roddenberry avait délégué la plus grande part de ces routines ménagères, dévoreuses de temps, à Gene Coon. Ce que décrit Bob Justman :

Gene Coon était arrivé et, durant notre seconde saison, il avait réellement dégagé un lot de "câbles mal tendus". Coon, qui était le dactylo le plus rapide de l'Ouest, réalisait presque toutes les révisions et les mises au point. Une fois qu'il en avait terminé, les scripts passaient par le bureau de Roddenberry, qui d'ordinaire procédait à un petit époussetage, quelques changements mineurs, ici et là.

Roddenberry continuait à travailler dur, supervisant les réunions de distribution, surveillant les prises quotidiennes, siégeant dans les conférences de travail, et gardant un œil sur nos réunions d'édition, mais sa vie était à nouveau devenue "sa" vie. Il n'avait plus désormais à se tuer au travail, écrivant et réécrivant jusqu'à l'aube, travaillant personnellement avec chacun de nos auteurs, et se battant au travers du cauchemar de la postproduction. Toutes ces activités avaient à présent été partagées officiellement en trois. Gene Coon prit en charge l'interminable série de rencontres avec les écrivains, les metteurs en scène, ainsi que les migraines de la production. Eddie Milkis voguait à présent à pleines voiles, et il fit en sorte que les

effets spéciaux de Star Trek fussent réalisés un peu plus rapidement qu'au début. Et Dorothy Fontana, promue consultante de scripts, écrivait également des scripts originaux pour le feuilleton, et retouchait également ceux des autres.

Jetez un regard sur les épisodes produits durant cette période, vous verrez qu'ils furent parmi les meilleurs de Star Trek : Mirror, Mirror; The Trouble with Tribbles; I, Mudd; The Doomsday Machine; Wolf in the Fold et une bonne douzaine d'autres prouvent la vérité de la déclaration. Les personnages de Star Trek semblaient réellement vivre, nos histoires étaient solides, intelligentes, et fréquemment réellement amusantes. J'ai demandé à Dorothy Fontana de parler du processus créateur se trouvant à l'origine des scènes de Star Trek, et de ceux de nos scripts qu'elle écrivit avec tant de clarté, de puissance et d'excellence dans l'exécution. Elle déclare:

C'est amusant, mais en ce qui concerne Star Trek, j'étais capable d'écrire à l'intuition et me fiant à mon propre sens de la logique. Rappelez-vous, j'ai accompagné Gene à travers tout le processus de création de ces personnages, et j'avais à surveiller les prises journalières et les premières ébauches, et je devais descendre vous observer sur le plateau, j'avais donc à l'époque une bonne approche de ce qu'étaient exactement les personnages, et comment ils interagiraient les uns face aux autres, ainsi que la sorte de personnage que les acteurs essayaient de construire. Tout le monde y contribuait. Bill arrivait avec les machins de karaté du Capitaine, parce que c'était physique, et qu'il semblait approprié que Kirk fût cela. Léonard arrivait avec le pincement de nuque, parce que c'était non-violent, et dans le droit fil de la philosophie vulcaine, et la nature de Spock. Et tout cela était formidable, parce qu'ainsi vous aviez le privilège de connaître les personnages à fond, que vous pouviez être intuitive à leur sujet. Quand vous en savez tant sur les personnages, vous êtes en mesure de résoudre la plupart des problèmes de script sans devoir faire appel à un élément extérieur ou quelque rebondissement tordu et compliqué. La réponse jaillit de la connaissance que vous portez dans votre esprit.

Un autre aspect de Star Trek, qui s'échauffa durant cette seconde saison, ce furent nos farces. En fait, c'est précisément en ce point de notre histoire que Léonard devint la cible de la plus grande et la plus prolongée de mes farces : "le forfait du grand vélo." Quand je fis part à Léonard que j'allais coucher cet incident sur papier, il insista immédiatement pour que j'imprime aussi sa version des faits. Ainsi donc les commentaires de Léonard filtreront à travers ce récit particulier. Son premier grondement suit :

Bill est méchant, il est réellement méchant, cela fait des années que je le raconte à chacun, et je vous demandé de me croire, je ne plaisante pas. Il est méchant. C'est une personne méchante. Il a volé mon vélo. Il m'a blessé ... profondément. Je veux que vous le sachiez. Je veux l'écrire. Je veux un rapport public.

Bien entendu, je ne désire pas blesser Léonard le moins du monde, mais le problème était que, à chaque fois que nous faisons la pause déjeuner, Léonard courait vers son vélo, enfourchait la petite selle, pédalait vers le réfectoire, et se ruait vers la ligne de front du lunch.

C'était la chose logique à faire! Bill a raison, j'avais une bicyclette. Elle portait mon nom. C'est exact, je le dis tout net. Léonard Nimoy, Correctement épelé également... N-i-m-o-y. Et il me fallait enfourcher cette bicyclette, car je n'avais qu'une heure pour me rendre du plateau au réfectoire, puis retourner au département maquillage, pour une retouche à mes oreilles, puis retour au plateau, et retour au travail. J'utilisais donc une bicyclette.

Bon, un jour, ils annoncent le lunch, et je me dirige vers ma bicyclette et elle était partie. Je reviens donc en courant vers le plateau, et j'étais plutôt contrarié, et je crie : "QUI A PRIS MA BICYCLETTE? ! ? ! ? ! Allons, les gars, voulez-vous me le dire?" Il y eut alors un tas de petits rires entre eux, et ils me rendirent mon vélo. Mais le jour suivant, mon vieux copain Bill, mon ami, s'empara à nouveau de ma bicyclette, il en attacha les poignées à une corde et la hissa jusqu'au plafond de notre plateau d'enregistrement.

L'attacha à une poulie entre les chevrons. On annonce le lunch. Je me rue au dehors, ma bicyclette a disparu, à nouveau, et à nouveau je me rue sur le plateau en criant : "Okay, où est ma bicyclette?! Bon, ça suffit maintenant!" Et tandis que je criais, les gens des grues et des élingues, et un assortiment de machinistes, riaient et regardaient juste au-dessus de ma tête. Je levai donc les yeux pour m'apercevoir que ces types avaient descendu ma bicyclette du plafond jusqu'à la suspendre juste au-dessus de ma tête, et juste hors de ma portée. Et, naturellement, ILS croyaient que j'allais me mettre à hurler. Ils étaient donc rangés à la ronde, faisant "Ha ha-a ha-a". Je vous le demande, est-ce drôle? Est-ce drôle de cacher la bicyclette d'un gars?"

D'accord, je dois à présent vous informer que Léonard est réellement en train de dire la vérité, mais il ne vous rapporte que la moitié de l'histoire. Laissez-moi vous conter le reste. Quand Léonard exhiba le vélo pour la première fois, chaque fois, à l'heure du lunch, il se mettait à pédaler comme un fou, fonçant vers la ligne du lunch, avalait son repas, puis souriait dédaigneusement à notre adresse, nous les marcheurs, parce que pendant qu'il déjeunait, nous nous tenions en file, pareils à une bande de veaux, et mourant de faim. J'entends que ceci est le LUNCH,! Ceci est IMPORTANT ! Ainsi donc, pour donner une leçon à Léonard, et aussi parce que j'aime faire enrager ce gars, je sortis le jour suivant, et j'allai acheter un de ces cadenas qui restent fermés, même si vous tirez dessus, et par la même occasion, je ramenai une grosse et lourde chaîne. Puis, tandis que Léonard était en train d'interpréter sa dernière scène avant le lunch, je me glissai derrière la bicyclette et je l'attachai à une bouche d'incendie.

Quinze minutes plus tard, il sortit en courant du studio, prêt à pédaler en

direction du réfectoire, mais trouva évidemment son engin enchaîné à la bouche d'incendie. Il se mit à regarder à l'entour, se donna une tape sur le front et dans un déchaînement d'émotion qui aurait couvert de honte tout Vulcain qui se respecte, il se mit à crier : "QUI A FAIT ÇA? !"

"Qui a fait ça?", lui ai-je demandé en ajustant le plus hypocrite de mes visages angéliques.

"Il y a un imbécile qui a attaché ma bicyclette à une bouche d'incendie", me dit mon bon ami/victime innocente.

"Eh bien", ai-je répondu. "Les gens ... Ce n'est pas drôle, c'est dégoûtant." J'étais en train de me mordre l'intérieur des joues pour m'empêcher de rire. "Venez, je vais vous accompagner au réfectoire."

Le jour suivant, Léonard apparut avec des cisailles, et tandis que nous étions en train de tourner, il s'essaya à couper douze pieds de chaîne en bon acier. Finalement, après pas mal de sueur et de jurons, il arriva à la libérer et la rangea une fois de plus.

Quinze minutes p~s tard ... je la volai à nouveau. Avant d'aller plus loin, je dois vous dire que j'ai élevé des chevaux et des dobermans. Les dobermans sont de grands chiens, magnifiques, intelligents, surveillant leur territoire et très protecteurs envers leurs maîtres.

Les chiens de Bill sont encore plus méchants que lui. Et ce n'est pas facile.

Sitôt que je vis la bicyclette de Léonard désenchaînée, et que n'importe qui pouvait arriver et s'en emparer, je me rendis de ce côté, et roulai le vélo jusqu'à ma loge, afin de le mettre en sûreté. Et pour être totalement certain qu'il fût en sécurité, je le laissai en compagnie du plus ... euh ... territorial de mes chiens. Quand Léonard revint, il s'aperçut que son vélo avait à nouveau disparu. Et je dois vous dire qu'il commençait à soupçonner que j'étais le type qui se plaisait à le lui voler. Il fonce sur moi, sur le plateau, disant : "D'accord, où est-elle?!"

"Où est quoi?", ai-je demandé.

"Vous le savez bien", répliqua-t-il. "Mon vélo, mon vélo." "Ohhhhhh", ai-je dit, "votre vélo. Vous savez, Léonard, que vous avez abandonné votre vélo en plein air, et qu'on pouvait facilement le voler à nouveau, je vous ai fait une fleur. Je l'ai rangé dans ma loge, où il se trouve en lieu sûr." Et là-dessus, je partis déjeuner.

Léonard me rejoignit environ vingt minutes plus tard... à pied ... un peu défrisé et fort mécontent. .. simplement parce que mon doberman lui avait sauté à la gorge ... Je lui dis donc que, s'il voulait stopper l'assaut d'un doberman, la chose était fort simple en réalité. Tout ce qu'il avait à faire, c'était d'attendre que le chien bondisse vers lui, et « alors qu'il est en l'air, vous n'avez qu'à mettre la main dans sa gueule, lui saisir la langue et lui administrer le pincement vulcain. »

Le jour suivant arrive, et je sais à présent qu'afin de protéger ma bicyclette, je dois faire en sorte de recourir à des mesures extrêmes. À cette époque, je roulais dans -un grand yacht terrestre Buick et j'avais l'habitude de le parquer, chaque jour,

près du studio de prise de son. Et donc, afin de protéger ma bicyclette, au lieu de l'abandonner n'importe où, je me bornai à la placer sur le siège arrière de la Buick, conduisis l'engin droit jusqu'au studio, parquai la voiture, et la verrouillai pour la journée. Je ne prenais aucun risque. Devinez qui remorqua ma voiture?

C'était une de ces bicyclettes Radio Flyer, et je l'ai toujours. Actuellement, elle vaut un paquet. Bizarrement, tous ces propos autour du lunch me rappellent d'une histoire fort drôle qui arriva pratiquement à la même époque.

Nous commençons toujours le tournage en juin, démarrant à la manivelle pour traverser l'été. Et l'une des premières choses que nous avons apprises fut qu'il nous fallait prendre un déjeuner léger. Si vous mangiez quoi que ce soit de lourd, et que vous retourniez dans la chaleur pour le reste de la journée, vous vous retrouviez somnolent. Je me souviens d'une fois où nous tournions une scène dans laquelle Léonard et moi étions assaillis par quelques méchants garçons. Nous nous bagarrons avec eux et c'est « Barn! », « Smash! », « Vlan! » et Léonard pince un gars, et je cogne une paire de ces monstres, et après que nous avons assommé tout le monde, Léonard et moi sommes supposés échanger environ trois minutes de dialogue de valeur.

Quelque chose comme :

« Qu'allons-nous faire maintenant, Capitaine? »

« Je ne sais pas. Qu'en pensez-vous, Spock? »

« Je dirai, Capitaine, qu'il y a quelques possibilités intéressantes que nous devrions ... »

Arrivés à ce point, Spock et Kirk blablatent entre eux un bon moment, et la scène se termine sur Kirk déclarant : « J'ai une idée, vous allez de ce côté, je vais de cet autre, et nous nous retrouverons plus tard. »

Puis Léonard et moi sommes supposés quitter le plateau, et la scène est terminée. Du gâteau ... Nous répétons, nous faisons tourner les caméras et nous entrons. Léonard pince son gars, je cogne mon gars, et puis un autre gars, et j'assomme un gars et je soulève un gars, et je cogne tous les gars et Léonard est là, me souriant. Tout marche à la perfection. À présent, tous les cascadeurs sont éparpillés sur le plancher, comme nous l'avions répété, et Kirk et Spock commencent leur dialogue.

Et tout va bien, sauf que, quelque part, entre : « Qu'allons-nous faire, Capitaine » et : « J'ai une idée », j'entends, venant du plancher : « SNNNNNNNXXXXXXXXX ! »

Maintenant, pour ceux qui ne sont pas familiers des phylactères des comics de Dadgwood Bumstead, je dirai que SNNNNNNNXXXXXXXXX est la graphie approuvée par le Webster pour représenter le son émis par un ronfleur de taille. Ce l'était. Comme vous vous l'êtes déjà probablement imaginé, un de nos cascadeurs avait négligé de manger léger, et il était en train d'en payer le prix. Il était endormi, profondément endormi, sous la table, ronflant. .. plus fort que jamais aucun être humain ne fut capable de ronfler.

Nous l'avons entendu tous les deux, nous savions tous deux de quoi il retournait, et à la lueur dans mes yeux, Léonard sut que je savais ce que c'était, et, au

mouvement des oreilles de Léonard, je sus que lui aussi savait de quoi il retournait.

Nous voilà donc, Léonard et moi, bataillant au travers du dialogue et nous pinçant pour ne pas éclater devant la caméra. Croyez-le ou non, nous sommes arrivés à : « Vous prenez ce chemin, je prends cet autre », et c'est exactement ce que nous avons fait alors. Mais, à la seconde où nous ne fûmes plus dans le champ, je vous jure qu'un chœur de rires tonitruants s'est élevé du plateau qui a littéralement ébranlé les chevrons. Pour couronner la chose, le rire profond a éveillé notre Belle au Bois Dormant, qui pendant des jours fut d'une humeur infecte.

Retour au « quotidien ». Bien que Roddenberry ait alors commencé à se retirer des migraines quotidiennes de la production routinière de Star Trek, il faisait toujours feu de toutes pièces, revissant fiévreusement et canalisant la plupart de ses énergies sur les scripts de Star Trek. Ayant passé la meilleure part de ces quatre dernières années à brûler la chandelle par les deux bouts, sans rien dire du milieu, Gene était en train de se consumer. Mais, en raison des engagements avec la chaîne et son propre sens des responsabilités, quant à la qualité du feuilleton, Gene continuait de fonctionner à plein régime, et c'est un crédit à son génie, qu'il fut souvent capable de surmonter sa propre fatigue paralysante et de mettre au jour de fréquentes et parfaitement brillantes explosions de créativité. Dorothy Fontana en donne un exemple :

Nous travaillions à l'épisode intitulé By Any Other Name, écrit par Jerry Bixby. Gene et Gene n'étaient pas entièrement satisfaits du script, et ils me demandèrent donc d'opérer une révision. Généralement, chaque fois que j'avais un script à remanier, la chose principale était d'accentuer nos personnages récurrents et d'ajuster leurs relations mutuelles, de sorte que leur comportement fût adéquat. Une fois cela fait, je me mettais à analyser et remanier la ligne conductrice de l'histoire, mais cette fois je ne pouvais dépasser les prémices : une demi-douzaine d'individus essayaient de prendre possession de l'Enterprise. Or l'Enterprise emporte un équipage de quatre cents personnes, comment donc ces six espèrent-ils prendre le vaisseau? Et nous devons éviter la voie facile consistant à leur donner des pouvoirs divins. Gene Coon et moi nous en étions là, à nous dire : « Que se passerait-il si la demi-douzaine tenait Kirk, Spock et le reste de l'équipe de commandement en otage, en bas, à la surface de la planète, et insistait pour que le reste de l'équipage s'y téléporte? »

Bon, nous avons décidé que cela ne valait rien car, franchement, bien que Kirk, Spock et les autres soient nos héros et l'équipe aux commandes de l'Enterprise, ils ne sont pas tout le temps sur le pont. D'autres membres d'équipage doivent prendre la relève quand ils dorment, ou mangent, ou ... peu importe, et ils sont capables de diriger correctement le vaisseau. Si donc une demi-douzaine de pirates tente cette tactique d'échange, la première, et instinctive, réaction de Kirk sera de dire : « Certainement pas ». Sur quoi il ordonne à l'Enterprise de quitter l'orbite, laissant en rade le capitaine, les otages et l'équipe de commandos, tous ensemble, sur la planète.

Le vrai personnage de Kirk ne s'autoriserait pas à négocier, pas plus qu'à étaler ses convictions ou à mettre sa sûreté au-dessus de celle de son navire. La construction intérieure du personnage était claire, et, pour cette raison, l'idée de « J'échange des otages » n'était pas bonne.

Gene Coon et moi nous nous retrouvions à la case départ, et nous avons essayé, et essayé, mais nous ne pouvions arriver à briser l'obstacle. Finalement, nous sommes entrés dans le bureau de Roddenberry, et nous lui avons dit : « Gene, nous avons un réel problème. Comment six extraterrestres peuvent-ils mettre la main sur les quatre cents et quelques membres d'équipage de l'Enterprise? » Et Gene s'est mis à réfléchir quelques minutes, alors que nous étions là, assis à attendre. Et tandis qu'il réfléchissait, il s'est mis à contempler un souvenir qu'il avait ramené de Tijuana, et à jouer avec. Ce n'était qu'un petit morceau d'onyx noir mexicain, auquel on avait donné une forme de tétraèdre ...

Et Gene se mit à pousser du doigt l'objet, et dit : « Supposons que les extraterrestres aient une arme. Et supposons qu'ils peuvent pointer cette arme sur n'importe qui, et réduire cette personne, jusqu'à la pure essence de son être, qui prendrait alors cette sorte de forme. » Ainsi, par un bond d'imagination, dans un parfait raisonnement science-fictionnel, Gene avait résolu notre problème insoluble. Cela lui prit environ cinq minutes.

Durant le tournage, nous avons démontré la puissance de l'arme dans le premier acte, et alors nous avons saisi le commando des extraterrestres à bord de l'Enterprise, où nous avons des floppées de ces objets épars sur tous les ponts, impliquant évidemment que les extraterrestres se sont répandus dans tout le navire, réduisant n'importe qui et tout le monde à la pure essence de leur être. Renverser le rayon ramènerait tout le monde à la normale, et cela donne aux extraterrestres une réelle possibilité de transaction. Cela a magnifiquement marché en termes dramatiques, et naturellement, sur un plan purement budgétaire, cela nous permit de laisser tomber tous les extras de la semaine, et de les remplacer par un tas de cubes.

Cependant, et bien que Star Trek tînt bien la route, au milieu de notre seconde saison, les mêmes énormes responsabilités de scripts et de travail, qui avaient déjà mené Roddenberry à une dépression nerveuse douze mois auparavant, étaient à nouveau en train de saper Gene Coon. Bob Justman explique :

Comme vous le savez, j'avais pour habitude de rédiger un mémo concernant les grandes lignes de chaque histoire et brouillons de scripts qui traversaient mon bureau. Ils avaient tendance à être très détaillés et un peu volumineux, puisqu'ils touchaient à tout ce que je pensais devoir être corrigé dans chaque script. Je dois signaler ici que je ne pensais pas que nous devions nous permettre des inconséquences de personnages, des lacunes dans la logique, même si je pensais que cela aurait permis d'améliorer le script.

Ainsi donc, il était une fois cet auteur qui nous livre un premier brouillon d'histoire, d'environ huit pages, et RÉELLEMENT mauvais. Confus, inapproprié pour

Star Trek, un peu ennuyeux et parfaitement et totalement inutilisable. En fait, cette histoire particulière était si loin du but que mon mémo, relevant ses défauts, avait vingt pages de long ... simple interligne.

Bon, mes mémos avaient tendance à être acerbes, un rien caustiques, et l'entente que j'avais avec Gene Coon et Gene Roddenberry était telle que jamais ils n'ont montré mes notes aux auteurs. Cela parce que s'ils l'avaient fait, j'aurais eu à me montrer fort prudent dans ce que je disais et dans la manière dont je le disais, ceci pour ne blesser les sentiments de personne. J'aurais réellement été entravé si j'avais dû travailler de la sorte, et j'aurais perdu bien du temps en songeant à ce que j'avais à dire et comment. Cela aurait été une perte de temps considérable, et finalement je n'aurais pas communiqué mes impressions de façon satisfaisante.

De toute façon, à propos de cette histoire particulière, Gene Coon avait lu mes remarques, et était tombé d'accord sur presque tout. C'est pourquoi, quand finalement il rencontra l'auteur, venu avec son histoire, Gene commit l'erreur de lui montrer mon mémo. J'imagine que Gene croyait qu'il était plus simple de laisser mener la conversation par mon mémo, que de rester assis avec ce type à relever point par point les défauts de son histoire.

Donc, Gene déclare: « Voilà, lisez ceci», et avant que cet auteur arrive à la moitié de mon mémo, il roule en boule son histoire, la lance à Gene et déclare : « Collez-vous ça dans le cul ! » et là-dessus, il quitte la pièce, en tempête.

J'entrai dans le bureau de Coon peu après que l'auteur l'eut quitté. Je le trouve assis à son bureau, avec la tête entre les mains, et pleurant. Pour deux raisons. Premièrement, parce que l'auteur était entré dans le bureau en tant qu'ami, et que le mémo l'avait réellement blessé. Au moment de sa sortie, les sentiments de l'auteur avaient été blessés, sa psyché endolorie, sa confiance avait été écrasée, et, désormais, il n'était plus en rien un ami. Gene était un homme fort sensible, et cela lui était vraiment pénible.

Secondement, une fois que l'auteur avait quitté en tempête le bureau, Coon réalisa qu'il était impossible de développer cette histoire et d'en tirer un script que l'on pût utiliser, de quelque façon qu'on s'y prît, à moins de se baser sur quelques détails et de s'y mettre soi-même. Ceci signifiait encore plus de travail, plus de nuits sans sommeil et encore plus de travail ingérable. Coon était extrêmement fatigué, et la coupe était pleine ...

Il était prêt à abandonner.

Nous avons alors dépassé Thanksgiving, Gene Coon avait effectivement « laissé tomber ». Il était parti, et c'était dommage. Durant les vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis le départ de Coon de Star Trek, les raisons profondes de son départ sont devenues plutôt brumeuses, quoiqu'il semble fort probable que l'incroyable monceau de travail amené par la production du feuilleton doit l'avoir averti, juste comme l'avaient été Justman et Roddenberry douze mois plus tôt.

Quoique Majel Barrett m'ait demandé de souligner le fait que Gene Roddenberry avait la plus grande estime pour les qualités de Gene Coon en tant

qu'auteur, et qu'elle ne se souvient d'aucune controverse sérieuse entre eux, les rumeurs ont fait surface, de temps à autre, disant que Coon et Roddenberry avaient commencé à s'affronter à propos du contrôle du feuilleton, avec Coon poussant vers davantage d'humour, plus d'action et moins de « feuilletons à message ». Roddenberry, pour sa part, poussant, dit-on, vers des programmes plus dramatiques, secs et orientés. Cette version implique également que lorsque les tensions devinrent flagrantes, et que ces deux esprits créateurs ne purent établir un compromis raisonnable, Coon fut invité par Roddenberry à démissionner. Ceci pourrait certainement avoir été le cas, car Roddenberry et Coon commençaient à se trouver en compétition. Bill Campbell illustre comment la situation avait interféré avec leurs vies privées.

Ma femme et moi rencontrions souvent Roddenberry et Majel, Gene Coon et Jackie, rien que pour bavarder et jouer aux cartes, et je trouve que Roddenberry et Coon étaient devenus fort concurrentiels en presque tout ce qu'ils faisaient.

Je me souviens d'une soirée où nous jouions aux cartes, pour des haricots, et ces gars s'y donnaient vraiment. Je veux dire que c'était un jeu à deux cents, et soudain tout le monde a lâché sa main, excepté Gene et Gene, et nous avons fini avec quelques centaines de dollars dans le pot. Ceci a vraiment perturbé Majel et Jackie, mais ils continuaient à miser, renchérissant l'un sur l'autre, et les enchères devenaient agressives. Ils ne faisaient plus du tout semblant, vous savez. Coon était effacé, et Roddenberry se cachait toujours derrière le masque de l'affabilité, mais il y avait bien plus entre eux que ce que l'œil saisissait.

Cependant, et bien que les deux hommes fussent souvent en concurrence, la veuve de Coon, Jackie, tend également à dissiper ces rumeurs, et elle a sa théorie quant aux raisons du départ de Coon du feuilleton.

Gene (Coon) ne parlait jamais de Star Trek, il n'en faisait même jamais mention, ne disant pas grand chose de ce qu'il faisait au studio, et il ne me dit jamais rien à propos d'une brouille avec Gene Roddenberry. Si cela dut arriver ce fut une affaire privée, car mon mari n'eut jamais une parole négative à propos de Roddenberry.

En réalité, j'ai de sincères doutes qu'ils fussent en désaccord. Je suis certaine qu'ils se bagarraient à propos des scripts, cela fait partie du travail, mais ils demeuraient de fort bons amis, et cela jusqu'au jour où mon mari mourut. Nous nous rendions chez l'un et chez l'autre toutes les semaines, et les deux Gene étaient dehors, à nager, ou à plonger dans la piscine, à jouer aux cartes, des choses comme ça. Je ne puis donc imaginer qu'il y eut une véritable explosion entre eux. Je crois qu'il y eut, à la place, une combinaison de fatigue, d'épuisement, le désir d'écrire autre chose que Star Trek, et la maladie. Je ne peux pas le prouver, mais je pense que Gene souffrait déjà du cancer avant qu'il ne quitte Star Trek. Je pense que ça avait déjà commencé à l'épuiser. Il vécut encore cinq ans, mais je pense vraiment que le cancer

était déjà là.

Coon fut remplacé comme producteur par un homme nommé John Meredith Lucas, et la possibilité que le départ de Coon fût partiellement dû à la maladie est renforcée par Lucas rapportant comment il obtint son travail dans Star Trek.

J'avais écrit quelques scripts pour Star Trek (Patterns of Force, The Changeling.) et j'étais parti pour aller diriger une flopée d'épisodes de Mannix. Mannix était tourné dans le même bâtiment que Star Trek, et ma place de parking était ainsi disposée que je me trouvais pile sous les fenêtres du bureau de Coon. Donc, à l'occasion, Coon m'apercevait quittant ma voiture, et il se penchait à la fenêtre de son bureau, et nous parlions de choses et d'autres, comment cela se passait pour le feuilleton. Et puis, un jour, il me dit qu'il se préparait à partir, et il me dit : « Pourquoi diable ne prendriez-vous pas la main? Vous avez produit The Fugitive et Ben Casey et cette merde. » Et naturellement, j'ai sauté sur l'occasion, car j'ai toujours aimé la science-fiction. J'ai demandé à Coon pourquoi il abandonnait, mais il ne me l'a jamais réellement expliqué. Il me dit qu'il était « fatigué », mais j'ai eu l'impression qu'il n'était pas très bien portant.

Bon, peu importe la raison, Coon était parti et Lucas était arrivé. J'ai demandé à Lucas comment se déroulait le feuilleton, quand il y arriva.

La plus grande bataille était celle que nous soutenions avec la...chaîne. Et cela, parce qu'on y essayait réellement de transformer Star Trek en quelque chose ressemblant à Lost in Space. Ils voulaient un grand géant vert de l'espace à exhiber, et essayant chaque semaine de manger le vaisseau. C'était donc une bataille sans fin pour essayer de conserver nos histoires, plus personnelles et bien plus intelligentes.

Gene Coon avait accompli une belle partie de ce travail, et Roddenberry également, mais la plupart du temps, quand n'importe quelle sorte de décret nous tombait de la chaîne, nous l'ignorions. Mais c'était formidable de travailler pour Star Trek, car travailler dans la science-fiction vous laisse les mains libres pour toucher à bien des sujets. Vous savez que nous pouvions réaliser nos histoires anti-Vietnam, nos histoires traitant des droits civiques? Situez l'histoire dans le domaine extraterrestre, dans l'avenir, et tout aussitôt vous pouvez y aller, traiter de n'importe quoi, car vous êtes protégé par cet argument : « Hé, nous ne parlons pas de problèmes d'aujourd'hui, nous traitons d'un temps mythique et d'un endroit dans le futur ». Nous mentionnons, bien entendu, mais c'est ainsi que nous présentions ces scénarios aux types de la chaîne. Patterns of Force, l'épisode nazi, était un peu de ce type. Je veux dire que c'était amusant de faire vivre un nazi bien intentionné, un gars qui, pour une juste cause, fout tout en l'air. Vous savez, nous sommes partis de la question : "Comment diable le nazisme a-t-il dépassé le stade des gangs de rues et des petites merdes et pris racine chez des gens foncièrement honorables? Comment des gens, sains d'esprit, des adultes raisonnables, en sont-ils venus à adhérer à cette

foutaise?"

La réponse semble être : parce qu'elle était efficace, et parce que dans une société assaillie par toutes sortes de problèmes, elle peut être apparue comme une nécessité acceptable. Il devint donc acceptable, et le peuple fit le saut. C'était comme voter pour Perot aux élections de 92.

Mais vous n'auriez rien pu entreprendre, même pas approcher un peu le sujet, sur un autre plateau de télévision. Ainsi Star Trek nous permettait une grande liberté.

Vers le milieu de notre seconde saison de tournages légers, il sembla absolument certain que Star Trek serait annulé. Nos taux d'audience, qui avaient toujours été plutôt faibles, avaient maintenant la consistance de la bouillie, et la NBC avait été prudemment évasive à propos de futurs plans pour le feuilleton. Ce n'était pas l'enterrement, mais. . . Des rumeurs concernant notre imminent décès avaient commencé à flotter sur le plateau dès la mi-saison, et je me rappelle parfaitement que, durant ce laps de temps où j'étais si lourdement maquillé pour un épisode que nous appelions The Deadly Years, le décès de la série semblait imminent.

Cet épisode particulier est centré sur une histoire où Kirk, Scotty et McCoy commencent tous à vieillir à une vitesse incroyablement rapide, chacun d'eux horrifié par les ravages occasionnés à leur physique et la détérioration de leurs capacités mentales. Il était évident qu'en tournant cette histoire, un travail coûteux de maquillage serait nécessaire, et cela nous contraignit, Jimmy Doohan, De Kelley et moi, à passer le plus clair du temps dans le domaine de Freddie Phillips, tandis qu'il bourdonnait à l'entour, travaillant à sa magie et criant sur ses assistants. En fait, je passai la plus grande partie de la semaine captif d'un fauteuil inclinable, tandis que de grandes plaques de latex fripé étaient collées sur mon visage. Je ne pouvais aller nulle part, je ne pouvais rien faire, sinon rester parfaitement immobile pour ne pas détruire le travail du maquilleur. Et durant ce temps, alors que les artistes maquilleurs couraient dans la pièce, que des gars de la technique et de la distribution passaient me rendre visite, je fus bien averti que la rumeur du jour nous voyait balayés dans la semaine. The Deadly Years, selon ces cancans, pourrait bien être notre tout dernier épisode. C'était apparemment un point final, et nous serions rayés du tableau aussitôt que nos premiers épisodes ne seraient plus sur antenne.

Bien entendu, ces oui-dire se révélèrent finalement faux, mais durant une période de deux jours, nous étions tous convaincus que Star Trek se trouvait en stade terminal.

Très curieusement, ces rumeurs erronées pourraient bien avoir déclenché la suite d'événements qui, finalement, sauvèrent Star Trek de la résiliation à la fin de notre seconde saison. Voyez-vous, Bjo Trimble, qui au cours des années devint une amie intime de Roddenberry, et son mari, John, rendaient de fréquentes visites { notre plateau, alors que nous tournions The Deadly Years. En observant les événements journaliers, ils ne purent s'empêcher de prêter attention à cette ronde de rumeurs de mise en bière. Bjo rapporte :

Toute la distribution semblait absolument certaine que Star Trek allait être liquidé, et cela fit de leurs performances d'acteurs quelque chose d'étonnant à observer. Je veux dire ceci : tout le monde regarde les acteurs et pense : « Je peux en faire autant ... », mais cette expérience prouve la fausseté de cette théorie. J'ai observé toute la distribution discutant des rumeurs, et bien entendu tous étaient extrêmement déçus et bouleversés. Puis ils traînaient leurs longues figures devant les caméras, et, en quelques secondes, ils se transformaient en de brillants, joyeux, nobles membres d'équipage de l'Enterprise.

Je me rappelle parfaitement que Nichelle Nichols était si bouleversée qu'à un moment elle se trouva en pleurs assise devant sa glace de maquillage. Un des messagers vint lui dire qu'on la demandait sur le plateau, elle prit simplement un kleenex, se tamponna légèrement sous chaque œil, rassembla un moment ses esprits et entra sur le plateau en tant qu'Uhura. C'était tout bonnement fascinant de voir ce talent créatif en action, travaillant si dur en étant confronté à d'aussi terribles éventualités.

Les Trimble quittèrent notre plateau, cet après-midi-là, en ayant la sensation que leur feuilleton favori était en train de mourir et, croyez-le ou pas, ce fut une bonne chose. En effet, durant le long voyage de retour, le couple, assis dans la voiture, remâcha sa colère, frustré par cette idée que la chaîne allait mettre Star Trek au rancart, dégoûté par sa propre incapacité à corriger cette évidente erreur de programmation. Arrivé à ce point, quelque part dans le trafic en pagaille juste au nord de Los Angeles, John Trimble regarda sa femme et dit : « Écoute, je déteste ce qui arrive. Il y a quelque chose que nous pouvons faire. »

Une lampe s'alluma au-dessus de la tête de Bjo. Elle sourit, et en quelques heures mit en mouvement la série d'événements qui, finalement, sauva le feuilleton d'une mort prématurée, et la marqua à tout jamais du titre de « fan qui a sauvé Star Trek ».

Alors que nous rentrions à la maison, je décidai que le mieux que nous pouvions faire était de contacter autant de fans de Star Trek que possible, leur demandant d'écrire à la NBC et de leur dire qu'ils étaient réellement contrariés par ceci. Bien entendu, je ne désirais pas ouvrir cette boîte de Pandore sans la permission de Gene, je lui téléphonai donc, lui parlai de mon idée, et il me dit : « Je pense que c'est formidable! Allez-y! »

Il se trouve que Gene avait également cherché quelque chose pour faire du bruit et sauver le feuilleton. Il lutta à sa façon pour être utile. Je retournai directement à Los Angeles, rencontrai Gene à son bureau, et nous mîmes sur pied un plan préliminaire.

Bjo et Gene décidèrent que le premier pas logique était de déterrer le plus d'adresses possibles de fans bona fide de Star Trek, puis Bjo prit contact avec eux

au moyen d'un bulletin imprimé appelant à l'action, les pressant d'écrire à la NBC, en exprimant leur extrême désappointement et leur mécontentement quant à la décision de la chaîne de mettre fin à leur feuilleton favori, et en demandant que Star Trek fût renouvelé.

À cette fin, Bjo contacta immédiatement ses amis à la World Science-Fiction Convention, leur demandant communication de leurs listes d'adresses, qui finalement lui procurèrent les noms d'environ quatre mille fans potentiels. Peu après, un ami, libraire et influent, spécialisé dans la science-fiction, lui apporta un millier de noms supplémentaires. Finalement, Gene Roddenberry lui-même opéra un raid dans le bureau du courrier de la Paramount, et revint traînant derrière lui quelques sacs de courrier des fans de Star Trek. Ceci procura à Bjo environ deux mille cibles supplémentaires, et marqua le premier et le seul moment où Gene se permit d'intervenir publiquement dans le plan de Bjo.

Craignant la politique du studio, et avec le pressentiment que le résultat de cette campagne de lettres pût être enterré en tant que « truc publicitaire d'un producteur d'Hollywood », Gene se retira rapidement « officiellement » en tant que soutien de l'offensive des Trimble. En fait, durant les semaines suivantes de l'offensive « Sauvez Star Trek », Gene insista fermement sur le fait qu'il ne savait absolument rien d'une quelconque coalition de fans de Star Trek, il adopta les attitudes déconcertées d'un innocent spectateur, néanmoins tout confus par ce « déferlement d'affection totalement non sollicité ».

De toute façon, une fois que Bjo eut obtenu sa solide base d'environ sept mille noms, tous apparemment de fans de Star Trek, elle se mit au travail, et fit un brouillon de la lettre. Une fois qu'elle eut terminé, elle et John produisirent en série des milliers et des milliers de puantes copies violettes, qui servirent toutes à informer une bonne part des fans les plus loyaux, et enthousiastes et capables de mobilisation, de l'action concernant la situation précaire du programme. Des extraits de la lettre suivent :

1er décembre, 1967 Oakland, Californie

À : fans de STAR TREK, rédacteurs de fanzines, et autres parties intéressées.

OBJ : Garder STAR TREK sur les ondes.

Salut!

S'il vous plaît, diffusez cette info de toutes les manières possibles ... Agir MAINTENANT est essentiel.

Je viens juste de recevoir un coup de fil de Gene Roddenberry ... (qui) dit que jusqu'à présent, il n'y a pas eu un mot à propos du renouvellement du feuilleton pour la prochaine saison, et en fait il est hautement probable que STAR TREK mourra si rien n'est fait ... nous n'avons pas beaucoup de temps pour nous mettre au travail .

... Morton Werner, tête de programmation pour NBCTV, Rockfeller

Center, New York, est l'un des principaux personnages qui devront décider si oui ou non STAR TREK vivra. Les lettres devront lui être adressées personnellement ... Nous vous demandons de combattre la.-, bonne vieille attitude traditionnelle américaine qui dit : « Bon, mon vote ne comptera pas pour beaucoup ... », car votre unique et petite lettre peut justement être LA lettre qui fera basculer l'aiguille dans la bonne direction. Si des milliers de fans se bornent à s'asseoir en rond, en gémissant sur la mort de STAR TREK, ils auront alors ce qu'ils méritent : le FEU DE GOMORRHE! (Yetch !) Mais si des milliers de fans saisissent leurs grandes et grosses machines et E*C*R*I*V*E*N*T des lettres, et le font rapidement (par exemple MAINTENANT), il est possible que l'homme responsable de cette sorte de choses sera plus impressionné par ces lettres que par le taux d'audience Nielsen. Nous devons montrer qu'il y a beaucoup plus de gens qui désirent STAR TREK qu'il n'y en a qui s'en moquent, de l'une ou de l'autre façon.

Passez-vous donc le mot, et écrivez quelques lettres, les gars; c'est à nous, fans, de garder STAR TREK à la télé. Notre propre inaction assurera qu'on ne verra jamais une troisième saison.

Bjo Trimble

Le message urgent de Bjo fut accueilli par un irrésistible soutien chez les destinataires. Par tout le pays, les fan-clubs et les fanzines plaidèrent le soutien à la campagne, le projet d'écrire à Mort Werner et d'exprimer leur dévotion au feuilleton. Dans le même temps, les conventions de science-fiction pressèrent vivement leurs assistants de faire de même. Bjo était écrasée d'offres d'assistance, de donations de timbres ou d'enveloppes, et de volontaires voulant offrir leur temps pour une cause qui en valait la peine.

Chacun des fans de Star Trek contacté par courrier était invité à prendre contact avec dix autres fidèles Trekkers dévoués à la cause. Bjo alla si loin qu'elle fournit à chaque destinataire de sa lettre les noms et adresses de leurs enthousiastes locaux de Trek. Ceci créa un noyau solide, se développant comme un champignon, de rédacteurs de lettres et, en conséquence, le courrier de la NBC explosa. Les sacs de courrier commencèrent à s'amonceler à la chaîne, grandissant finalement jusqu'à des proportions de montagnes et, comme chacun des nouveaux correspondants de Star Trek recrutait au moins dix nouveaux expéditeurs de lettres, l'afflux de courrier à la NBC grandit de façon exponentielle. Mettez tous ces facteurs ensemble et vous réaliserez que l'appel lancé par Bjo réalisa le plus réussi des schémas « chaîne de lettres/pyramide ».

Avec Bjo et Roddenberry chevauchant une déferlante de courrier plein d'adrénaline, ils décidèrent qu'il était temps de faire usage de tactiques de guérilla. Ayant cela à l'esprit, Gene fit fabriquer quelques milliers d'autocollants pour voitures, portant chacun deux messages : « JE SOUTIENS SPOCK » et « STAR TREK VIT ». Il en distribua la plupart à des fans dans des conventions, ou à la Paramount, mais les autocollants avaient à peine fait leur apparition sur les autoroutes, partout

dans les États-Unis, que Gene en était déjà arrivé à la conclusion que le meilleur moyen d'utiliser de telles armes stratégiques, dans la guerre destinée à sauver Star Trek, était d'infiltrer les lignes ennemies. Gene ordonna un raid sur le quartier général de la NBC.

Gene, Majel, Bjo et John se réunirent autour d'un verre, et Gene débatta son idée : introduire ces autocollants à l'intérieur des quartiers généraux de la NBC. L'idée première était de dénicher une poignée de supporters locaux qui mènerait l'assaut contre les locaux de la NBC de Burbank, et de trouver également un fan particulièrement enthousiaste qui prendrait l'avion pour New York et infiltrerait le Centre Rockefeller de la chaîne. Une fois à l'intérieur, leur mission consisterait à errer dans les couloirs de la chaîne, répandant l'information quant à la mise à mort imméritée et injustifiée de Star Trek, puis à offrir des autocollants et un appel imprimé à l'action, à tout employé paraissant tant soit peu disposé à se remuer.

Bjo sourit, puis décrocha le téléphone et appela immédiatement un groupe de fans particulièrement enthousiastes de Cal Tech qui avaient déjà offert de déferler dans les halls de la NBC. Elle expliqua la mission, puis ils synchronisèrent leurs montres, et se présentèrent au boulot. Dans les minutes suivant l'appel, une demi-douzaine de Cal Techers dévalaient une voie à grande vitesse en direction des bureaux de l'empire maléfique de Burbank.

Dans le même temps, une recrue, inexpérimentée mais gungho (enthousiaste jusqu'à la folie), nommée Wanda Kendall, rencontrait Roddenberry afin de préparer son vol pour New York. Elle fut rapidement instruite quant au comportement efficace à adopter derrière les lignes ennemies, armée d'une poignée d'autocollants, menée au pas de charge jusqu'à l'aéroport et bouclée dans un jet partant en direction de l'Est.

Une fois qu'elle eut débarqué à Manhattan, Wanda se fraya un chemin dans le vestibule des bureaux de la NBC, Rockefeller Center. Mais, alors qu'elle était libre d'errer dans l'espace public du building, de grands gardiens de la sécurité, bien impressionnants et fronçant les sourcils, l'empêchèrent de se rendre où que ce fût dans les bureaux de la chaîne. Éjectée, Wanda abandonna, se jugeant totalement défaite.

Puis, avant qu'elle ait eu le temps d'appeler un taxi pour se rendre à l'aéroport, Wanda fut saisie d'une idée brillante, audacieuse, et à peine illégale. Ayant observé diverses longues limousines entrant et sortant du très privé parking de la NBC, et réalisant qu'elle était toujours en possession de quelques centaines de « JE SOUTIENS SPOCK » et « STAR TREK VIT », Wanda imagina que ces autocollants pourraient mieux servir la cause en se fixant à demeure sur les pare-chocs des « huiles » de la NBC, qui auraient bientôt à décider du sort de Star Trek.

Alors, elle établit son plan. Observant l'espace du parking, Wanda remarqua que les limousines, pénétrant par la grande porte, s'arrêtaient un moment, de manière routinière, le temps pour le chauffeur de griller une cigarette. Généralement, les chauffeurs sortaient de la voiture, laissaient tourner leur engin, et se rendaient à la cabine de sécurité, où ils taillaient une petite bavette avec les gardes, tout en aspirant de grandes quantités de goudron et de nicotine. À présent, avec des

autocollants fermement serrés dans chaque pogne, et un farouche éclat de détermination sur le visage, Wanda jugea qu'il était temps de passer à l'action.

Se tenant sur le côté de l'installation, Wanda guetta la « limo » suivante. Bien sûr: le chauffeur pénétra dans l'endroit, échangea quelques salutations amicales avec les gardes, et sortit de la voiture pour une rapide Carnel sans filtre. Immédiatement, Wanda abandonna son poste de surveillance, et se glissa dans le caverneux siège arrière de la limousine. Le chauffeur n'avait pas la moindre idée qu'elle se trouvait là, et en quelques minutes il l'escorta sans le savoir jusqu'au milieu de l'ensemble. Le chauffeur de « limo » entra alors dans le building, utilisa le téléphone intérieur, signalant qu'il était arrivé. Wanda saisit l'occasion pour se glisser hors de la voiture.

Elle prit un moment pour enjoliver le pare-chocs arrière de cette limo d'un « JE SOUTIENS SPOCK » vert et jaune, puis elle tourna son attention vers la mer de Cadillacs, BMW, Mercédès et Jaguars qui s'étendait devant elle, sur plusieurs rangs de profondeur. Silencieusement, et avec une étonnante rapidité, Wanda enjoliva rangée après rangée d'étincelantes roues hors de prix, jusqu'à ce que tout le parking apparût comme une publicité pour Star Trek. En fait, on a dit que Mort Werner, Grant Tinker et même Johnny Carson rentrèrent chez eux ce soir-là en affichant sur le pare-chocs arrière la louange de notre feuilleton.

Une fois que Wanda eut opéré de la sorte dans le parking des autorités, elle n'eut pas le moindre problème pour entrer dans le building. Alors que les gardes dans le hall avaient aboyé, lui demandant son laissez-passer, le garde à cette porte pensant que Wanda s'était garée dans ce lieu, étant une sorte de VIP, lui souhaita simplement bonne journée. Elle passa le poste, submergée d'adrénaline, excitée que son effraction se fût déroulée aussi aisément.

Une fois dans les étages de direction de la NBC, Wanda fut en mesure de se déplacer sans limitation d'accès. Elle passa donc la plus grande partie de la journée en semant des papillons et en offrant des autocollants à tout fan de Star Trek qu'elle pouvait trouver. Avant de partir, elle avait entrepris le recrutement de quelques employés de la NBC qui tombèrent d'accord pour continuer son travail, répandant la bonne parole à propos de Star Trek par tous les couloirs du 30e étage, chaque fois que leurs patrons regarderaient ailleurs.

Durant les jours qui suivirent, Roddenberry sourit avec affectation en écoutant divers coups de fils coléreux venus de la NBC, et qui se plaignaient des résidus de colle s'obstinant à salir leurs pare-chocs. Étouffant son rire, Gene plaida l'innocence et l'ignorance de cette action des fans de Star Trek. « Ces gens sont réellement dévoués à leur feuilleton », déclarait-il... et essayaient de l'aider dans sa situation. « Ces gens AIMENT Star Trek, qui sait JUSQU'OU ils iront en voulant le sauver? »

Et à présent, les lettres « Sauvez Star Trek », pleuvant dans la salle de courrier de la NBC et le bureau de Mort Werner, avaient dépassé le million. La chaîne était tout bonnement noyée sous le courrier, et ne disposait pas de l'effectif ou du budget postal nécessaire pour répondre à chaque lettre.

Finalement, durant une nuit d'un vendredi d'hiver, au milieu de la fin des crédits alloués à Star Trek, les puissances-gérant-lachaîne jetèrent l'éponge et

firent sur les ondes l'annonce désormais fameuse disant que Star Trek serait renouvelé pour une troisième saison. Cela se présentait comme suit :

Et à présent une annonce qui intéressera tous les téléspectateurs de Star Trek. Nous avons le plaisir de vous apprendre que Star Trek continuera à être vu sur la NBC. Nous savons que vous attendez de voir les aventures hebdomadaires de Star Trek dans l'espace.

L'idée de Bjo Trimble avait engendré l'adhésion la plus massive de téléspectateurs dans l'histoire de la télévision. En conséquence, Star Trek avait évité une balle de plus et survivrait au point d'affronter la programmation 1968-69. À la NBC, où on en était toujours à pelleter la salle de courrier, on ne pouvait s'empêcher de noter que le feuilleton avait un public loyal et incroyablement dévoué. Sachant cela, ils parlèrent donc publiquement de « renouveler nos souhaits pour le succès du feuilleton ». Puis ils nous fixèrent rendez-vous en cet agréable lundi soir, à sept heures et demie, et prièrent Gene Roddenberry de prendre une fois encore en main les devoirs de la production. Gene accepta, et Star Trek sembla assuré d'atteindre ses plus grands succès, tant créatifs qu'en taux d'audience.

Il est triste de dire que cela n'arriverait pas.